

## La mémoire de l'origine dans *La Lettre d'amour* de Claire Lejeune

MARTINE RENOUPREZ

*Université de Cadix*

Claire Lejeune est une poète, essayiste et dramaturge montoise (1926-2008). Engagée dès les années 1970 en faveur de la libération de la femme, elle sort de l'enfermement en se mariant tôt pour échapper à l'emprise d'un père tyrannique, puis se sépare de son mari pour laisser libre cours à sa passion d'aimer et d'écrire. Elle participe aux *Cahiers du Griff*, la première revue francophone féministe, dirigée par Françoise Collin et, à partir de 1975, elle est reçue et reconnue au Québec comme une figure de proue par les féministes, dont Madeleine Gagnon et Denise Boucher.

Ses attentes déçues par des poètes masculins de renom qui avaient accueilli très favorablement ses premiers recueils *La Gangue et le feu* (1963) et *Le Pourpre* (1966) et qui avaient soulevé en elle beaucoup d'espoir – nous faisons ici notamment allusion à René Char qui, par-delà ses encouragements, l'avait en outre séduite – elle ne cessera de s'interroger sur ce qui fonde la domination masculine. C'est à travers l'étude du symbole qu'elle arrive à la comprendre ; elle (l'auteure, donc) se compose alors une façon de penser qui vise à contrer l'assujettissement. En 1962, avec le Dr. Moïse Engelson – un médecin passionné de psychanalyse jungienne et qui avait suivi les séminaires de Carl Gustav Jung ce dernier – elle organise des colloques autour du symbolisme, avec le soutien de Gaston Bachelard. Les actes sont publiés dans les *Cahiers internationaux de symbolisme*, une revue qu'elle crée avec un comité éditorial prestigieux (dont Paul Ricœur, Henri Corbin, Mircea Eliade, Jean Wahl, Georges Poulet, etc.). C'est ainsi qu'elle rencontre, autour de l'étude des mythes et du symbole, de très nombreux intellectuels de son temps.

Selon son étymologie, – *sun - bolon* –, le symbole unit la dualité dans l'unité. De nombreux mythes lui donnent forme, tel que l'androgynie qui représente le rêve d'union de ce qui a été séparé, ce que Platon explique dans son *Banquet*. À partir d'une méditation sur la dissociation et la conjonction des éléments opposés, Claire Lejeune prend conscience du binarisme qui structure la

pensée occidentale et de l'aspiration prégnante de celle-ci : la nécessité de l'abolition de la séparation, l'unité de l'humanité malgré sa multiplicité, la fusion des différences dans l'absolu, ce que réalisent les mystiques des religions monothéistes.

Ce rêve d'atteindre l'absolu, elle y aspire elle aussi, se laissant porter par l'amour vers la fusion dans l'unité, le corps s'unissant à l'âme dans une folle ascendance vers l'union des contraires. Cette expérience intérieure – montée incandescente et fusion par le feu, suivie d'une explosion et de la retombée des corps et des âmes morcelées – fait l'objet d'un récit fragmenté, *La Geste* (1966), dont les détails ne cessent de l'interroger.

À partir de sa rencontre avec ces Québécoises, Claire Lejeune se voue à l'essai poétique, chaque ouvrage se concevant comme une matrice donnant naissance à une nouvelle femme : l'écrivaine elle-même transfigurée par les éclaircissements apportés par l'écriture. Cette écriture s'éprouve comme une réflexion sur soi, sur les ressorts de la phallogocratie, et surtout, sur les mécanismes du fonctionnement de la pensée binaire occidentale qui la sous-tend. Pour contrer la logique rationnelle qui repose sur les principes d'identité, de non-contradiction et de tiers-exclu, Claire Lejeune déploie une autre logique : la logique analogique qui joue sur la contradiction et réintroduit le tiers dans le texte. L'analogie produit un discours 'balancé' dont les variantes tournent autour de l'essentiel 'A est à B ce que C est à D', où comparaisons et métaphores s'enlacent dans des structures chiasmiques au sein des fragments du texte.

### *La mémoire de l'écriture*

Claire Lejeune n'écrit pas ses mémoires, mais chaque ouvrage porte en lui la mémoire de l'essai précédent. L'écriture est une recherche de soi. Elle est la trace d'un parcours mental, du fil d'une réflexion, du progrès de sa clairvoyance. Claire Lejeune s'essaye à penser en dehors des règles de la tradition philosophique occidentale. Il s'agit, chez elle, d'une reprise en spirale de livre en livre, chacun d'eux étant une pierre qu'elle ajuste pour construire son œuvre de lumière.

Une entreprise de connaissance et de réalisation de soi. Ainsi son dernier ouvrage paru, *La Lettre d'amour*, fait-il allusion à une avancée perceptible depuis la fin du texte le précédant, *Le Livre de la mère* : « L'écriture du *Livre de la mère* m'a préparée à ma troisième naissance. Mais je n'ai pas fini d'oser... » (Lejeune, 2006 : 41).

Ce dont témoigne *Le Livre de la mère*, c'est que c'est dans l'inconscient des femmes qu'est ancré le noyau dur de la misogynie qui fonde et perpétue la domination masculine [...] Tant que ne se sera pas lucidement déconstruite l'autocensure où la parole *sui generis* des femmes est emmurée vive, d'où viendrait à leurs filles et à leurs fils les hautes énergies qu'il faut pour créer et aménager une cité fraternelle ? (Lejeune, 2006 : 72)

L'écriture est en avant. Elle porte l'écrivaine. Il s'agit d'une dictée qui la pousse à déchiffrer les secrets de l'Histoire, l'énigme de la domination et de l'occultation des femmes au cours de celle-ci. La réflexion poussée jusqu'au bout de ses analogies symboliques offre des découvertes qui sont des issues aux impasses. L'écriture a donc valeur médiumnique, elle guide la femme et poète vers une possible posthistoire patriarcale : « Sidérée de constater avec quelle précision, quelle justesse ce qui s'est si intensément pensé, anticipé dans *Le Livre de la mère* est en train de se réaliser ! » (Lejeune, 2006 : 88).

Par exemple, l'intuition de Claire Lejeune concernant la nécessité de sortir des stéréotypes liés au binôme masculin/féminin et de leurs contraintes hétéronormatives est particulièrement visible dans sa pièce de théâtre *Les Mutants* où Elle l'aide, Lui, à accoucher d'une nouvelle masculinité : « Laisse expirer le vieil homme. Ne retiens plus son dernier soupir. Il t'étouffe ! » (Lejeune, 2004 : 75)

Aucune appartenance à un mouvement littéraire, aucune intention dans cette œuvre atypique de se situer dans le sillon d'un quelconque maître. Il s'agit d'abord de sonder sa propre conscience, et de s'atteler à une constante transparence de celle-ci (ce qui est le propre de l'essai). Claire Lejeune a pourtant des alliés qu'elle cite pour mémoire, ceux qui, comme elle, ont connu la « nuit des sens » : Saint Jean de la Croix (Lejeune, 2006 : 53 et 79), des *Illuminations* : Arthur Rimbaud (Lejeune, 2006 : 169)<sup>10</sup>, ce point de l'esprit où les choses « cessent d'être perçues contradictoirement » (Lejeune, 2006 : 79) : André Breton, et toujours discrètement présent, l'allusion à l'éblouissement partagé avec René Char : « La Beauté sauvage de la Sorgue jaillissant de la Fontaine de Vaucluse me ravit tandis que me revient la mémoire des poèmes d'extrême amour qu'elle inspira » (Lejeune, 2006 : 68).

Son aspiration à faire advenir le futur ne va pas sans tisser des liens avec le passé le plus lointain. La pensée étant travail de l'écriture, elle sonde la portée des mots, leur étymologie, la mémoire de la langue française (« Chercher dans la mémoire hétéroclite que je suis de la langue française, les mots justes » [Lejeune, 2006 : 58]). En 2006, le retour sur ses pas est facilité par la technologie : « Il suffit que j'ouvre la mémoire de mon ordinateur et j'entre dans l'espace-temps magique de l'envoûtement. Le ventre de la machine et le mien sont dans une connexion matricielle bienheureuse » (Lejeune, 2006 : 70). Cette sauvegarde électronique de ses pensées, cette modernité de la mémoire va de pair avec la nécessité de revenir à la mémoire archaïque, celle pré-logique des

---

<sup>10</sup> « C'est le génie de Rimbaud d'avoir vu l'enfer des femmes, d'avoir vu, en son temps, que pour se libérer de son servage, la femme devait prendre acte du renvoi que l'homme historique "donne" à la vérité étrange de son sexe, envers et contre la volonté de Dieu. Renvoyant la femme à elle-même, à la nécessité vitale de se réenfanter, de s'auto-légitimer, de se libérer, c'est Dieu et son Ordre que l'homme condamne à mourir de sa belle mort » (Lejeune, 2006 : 169).

mythes, car l'histoire répète et actualise ceux-ci : « L'âme que torture le manque d'amour accède lucidement au noyau fusionnel de l'être à travers la mémoire des mythes qu'elle rencontre et réinvestit » (Lejeune, 2006 : 69).

Ces choses qui nous reviennent des lieux immémoriaux de notre préhistoire exigent impérativement d'être exhumées, décryptées, individuellement revécues, intégrées, comprises à travers les mythes qui les véhiculent, afin que s'en libèrent les puissances sémantiques captives de la haute nuit de la mémoire humaine (Lejeune, 2006 : 74)

Le rapport analogique croise les points extrêmes du présent et du passé, de l'histoire de Claire et de celle de la première femme à l'origine de l'humanité car « Ce qui est en bas, est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour faire le miracle d'une seule chose » (selon la Table d'émeraude d'Hermès trismégiste). L'écriture de Claire s'autorise de ces rapprochements dans le sillon de la tradition alchimique relayée par le surréalisme de Breton.

### *La mémoire de l'origine*

Les essais de Claire Lejeune ne cèdent au lecteur que quelques indices autobiographiques. La rareté de ceux-ci leur donne toute leur importance. À l'âge de 80 ans, elle écrit ceci :

Morte à quarante ans, ma mère fut exemplairement une femme empêchée de vivre. Dès l'enfance, je suis devenue la mère de ma mère. Je l'ai passionnément protégée, portée en moi, contre le machisme ordinaire de mon père, comme un oiseau fragile que j'avais à sauver des griffes du chat... C'est dans le corps de la petite fille que s'est éveillée cette passion de la mère dont j'aurai passé ma vie à trouver l'heureuse issue. (Lejeune, 2006 : 141)

L'évocation de cette mère qui s'est absentée prématurément – le terme « morte » qui ouvre le fragment en dit assez long sur la douleur toujours vive – et la révolte contre son père explique la quête du Graal de ces essais, celui de l'origine de la Vie, de la Grande Mère à l'origine des temps.

Le décryptage du terme 'autobiographie' lui indique qu'il s'agit d'écrire le *bios*, la Vie en soi. Non pas une histoire personnelle, mais une autographie, l'écriture de soi se sondant pour découvrir en soi l'histoire de la Vie, de la vraie Vie. Et cette recherche se fait à travers les mots<sup>11</sup>. L'écriture est une matrice, le livre est un ventre, le temps d'une gestation dont le terme donne naissance à une nouvelle femme. L'écrivaine métamorphosée par l'accouchement de sa pensée tire son fil

---

<sup>11</sup> « La grâce de remonter ensemble aux sources de l'être m'est advenue par les chemins imprévisibles de l'écriture » (Lejeune, 2006 : 60).

d'elle-même. Cette pensée n'est pas localisée seulement dans la tête, mais dans le ventre. La coïncidence analogique entre l'âme et le corps, la pensée et l'utérus apparaît sous forme de rapprochements, de comparaisons, d'oxymores : « l'âme placentaire » (p. 68), « la mémoire du sang – l'âme » (Lejeune, 2006 : 59), « la mémoire génétique » (Lejeune, 2006 : 97), « la mémoire du ventre » (Lejeune, 2006 : 67) : « Mon cerveau baigne dans l'ivresse amniotique, il s'y meut avec une lenteur bienheureuse » (Lejeune, 2006 : 45) ; « La pensée fouilleuse ne peut franchir le col de l'utérus sans connaître le soleil de la chair » (Lejeune, 2006 : 50).

Elle remonte à l'origine d'elle-même jusqu'aux molécules qui lui ont donné la vie, par le biais de rencontres éblouissantes qui la renvoient à ce moment originel :

L'athéologie est miraculeuse lorsque la pensée vient à régresser jusqu'à sa source, à se penser jusqu'à retrouver la mémoire du feu utérin, à se concevoir soi-même, à s'autogénérer, à s'autoriser de la conscience qu'elle est devenue des pouvoirs de sa parole. (Lejeune, 2006 : 49)

La luminosité et la clairvoyance qui lui viennent de cette illumination, de cette poudrière explosive en elle, se conçoivent au fond de son vagin, dans le continent noir des psychanalystes, et c'est là que se génère son propre verbe, à partir de là que tout s'éclaire – contre la parole du père et du verbe divin – : « C'est par le verbe informé du secret de sa genèse que l'occident retrouve la mémoire du soleil au fond du *continent noir* de sa conscience ». (Lejeune, 2006 : 61)

Aux yeux de Claire Lejeune, l'écriture qui passe par le corps d'une femme est capable de penser le monde autrement<sup>12</sup>, de réintroduire le tiers dans le discours. La faculté de porter l'autre en soi, implique de faire cas d'autrui, porte l'idée du croisement, du métissage. Dans la maternité, les éléments ne sont plus séparés mais étroitement rassemblés. D'essai en essai, c'est d'abord la femme savante et la femme sauvage qu'elle réconcilie en elle ; la solidarité sororale entre ces deux femmes parviendra à en engendrer d'autres, naissant de livre en livre, la vieille accouchant à chaque ouvrage d'une femme jeune, métamorphosée :

Je n'ai pas conscience d'avoir jamais désiré faire corps de désir et de plaisir avec une femme... Si ce n'est avec l'autre femme que je suis. La sauvage et la civilisée avaient tout à s'apprendre l'une de l'autre. De l'amour des deux sœurs séparées par des millénaires de monothéisme se conçoit une troisième femme. La troisième femme aspirait de tout son être à remonter au paradis, à épouser la mère-nature, à concevoir l'enfant-soleil. C'est l'éternité qu'elle voulait réenfanter. (Lejeune, 2006 : 20)

---

<sup>12</sup> « Le cerveau malade des maîtres après Dieu n'est plus en état de penser qu'un jour le pouvoir féminin de concevoir et de donner vie prendra conscience de lui-même et de ses inépuisables moyens de penser le monde autrement » (Lejeune, 2006 : 48)

Pour advenir à soi-même, il faut passer outre tous les interdits, se dévoiler, se mettre à nu, oser affronter ses désirs et surtout s'éveiller au désir du désir. La libération de la parole passe par la découverte de l'origine du silence des femmes. La femme n'est-elle pas pourtant à l'origine de la Vie ? Il s'agit d'une évidence, mais elle fut pourtant occultée et travestie par les monothéismes et leur livre commun, la Bible. « Du meurtre d'elle au nom du Père, il ne pouvait exister de trace qu'enfouie dans l'immémorial » (Lejeune, 1993 :135).

Dans *Le Livre de la sœur*, Claire Lejeune visualise dans un rêve éveillé les restes de la première femme assassinée pour fonder le patriarcat :

Au terme de la fouille, que peut trouver une fille sous les fondations de la Cité du Père ? Nul signe funéraire. Des os, quelques os longs, pas même un squelette. La « tête de mort » dont la littérature et l'art se sont fait un symbole majeur, manquait. Le crâne, par son absence signifiait... (Lejeune, 1993 : 137)

Pas de tête pour penser, les sens annulés, sa voix est muette. Cette contemplation où l'auteure accueille et inhume la première venue dans son cœur lui donne la paix. Par cette sépulture donnée à l'impure, la maudite, l'interdite, à Lilith, elle passe au-delà du patriarcat, en route vers la posthistoire : « Avec la pacification de ma mémoire, la fin de l'Histoire m'est personnellement arrivée » (Lejeune, 2006 : 143). L'écriture qui l'avait tant cherchée, depuis son recueil de poésie intitulé *Elle* en 1969, donne à présent toute sa place à la mère archaïque, « au génie de la mère-nature enfoui dans le fond léthargique de [la] mémoire » (Lejeune, 2006 : 66), la mère solaire (Lejeune, 2006 : 166) à « l'orient de la mémoire » (Lejeune, 2006 : 32).

### *L'obscur mère solaire*

Le dernier essai, *La Lettre d'amour*, fait alors place au refoulé de l'Histoire dans un flot de paroles<sup>13</sup> visant à combler l'infamant trou de mémoire<sup>14</sup> : « Dans la *Lettre d'amour*, la blessure initiale salutairement ouverte devient la bouche d'où s'échappe, recyclée, la matière à création qu'est le refoulé de l'histoire » (Lejeune, 2006 : 169).

La Grande Mère ou la Déesse Mère des cultures pré-patriarcales vénérée à l'origine de l'humanité<sup>15</sup>, et incarnée dans les anciennes déesses – Ana pour les Celtes, Isis chez les Égyptiens, Cybèle chez les Phrygiens, Rhea ou Déméter chez les Grecs – a été réduite au silence. Associée à

---

<sup>13</sup> « Où le refoulé de l'histoire se débride et se met à délirer, le malheur touche à sa fin » (Lejeune, 2006 : 57).

<sup>14</sup> « La poésie est l'hommage rendu à la mémoire de rien (1966). À l'époque où cela s'est écrit, j'ignorais encore que le soleil me passerait par le ventre pour réenfanter le verbe de la mémoire perdue [...] À présent, je peux me relire sans risque d'être aspirée par le trou de mémoire où je suis descendue ; » (Lejeune, 2006 : 83-84)

<sup>15</sup> Annine van der Meer : « 90% des figures humaines néolithiques [...] sont féminines » (2018 : 141).

la fertilité de la terre, elle est obscure comme le monde souterrain où mort et vie sont liées dans la régénérescence, mais aussi solaire car génitrice de l'humanité. Elle porte la lumière. Dans son livre sur *La Vierge noire* (2018), Annine van der Meer rappelle cette affirmation du théologien Gilles Quispel : « Longtemps avant que l'humanité apprenne à prier “Notre père qui êtes aux cieux”, elle priait “Notre Mère qui êtes en terre” » (Quispel, p. 37. Cité par van der Meer). Son espace symbolique est la crypte ou la grotte, par analogie avec la vulve et l'utérus. Le serpent, le plus terrien des animaux, lui est attribué. D'ailleurs, le hiéroglyphe du serpent désignait la déesse<sup>16</sup>. Sur le front d'Isis, est posé un cobra. Symbole de la nature autogénératrice des divinités, il est le signe de cette association immémoriale de la femme et du serpent<sup>17</sup>. Il représente les forces telluriques, son ondulation et ses tracés en spirales les ondes et vibrations de la terre<sup>18</sup>. La force herpétologique est associée à l'énergie qui émane de celle-ci. Le serpent est aussi l'ouroboros, le grand tout, le cercle infini de la réunion des éléments contraires dans l'absolu<sup>19</sup>, <sup>20</sup>.

*La Lettre d'amour* donne la parole « au non-dit des origines telluriques du sentir, un manque à jouir de la langue-mère » (Lejeune, 2006 : 53). C'est au fond de sa mémoire, dans les cavités profondes – utérus, crypte, « antre » (p.41), « caverne magique » (Lejeune, 2006 : 36 et 65), hypogée – que Claire Lejeune va à la rencontre de la mère primordiale et du serpent. La figure thérianthropique de la Pythie est ainsi recherchée : « La vérité de l'être se dé-crypte du fond de *l'enfer des femmes*<sup>21</sup>. Il n'y a que l'écriture minutieuse de son tourment qui puisse ramener une femme dans l'antre de la Pythie » (Lejeune, 2006 : 41). Les prophéties de la Pythie étaient rendues à l'omphalos, le nombril de la terre à Delphes. Python fut le protecteur de l'« oracle originel que posséda tout d'abord Gaïa (la Terre) » (Grant & Hazel, 1975 : 351). Il fut tué par Apollon tout comme les saints sauroctones anéantirent toutes les manifestations du serpent – dragon, tarasque, vouivres, etc. – dans la chrétienté.

Le schème de ce mythe primordial irradie le discours de Claire Lejeune. Par leurs circonvolutions organiques, les deux pôles de la pensée de la poète – cerveau et entrailles –, sont « l'antre reptilien » (Lejeune, 2006 : 45) de sa parole<sup>22</sup> ; la poésie s'enracine à la fois « dans le sexe

<sup>16</sup> Dans la mythologie basque, Mari et Pyrène sont nommées 'Dames aux serpents' (van der Meer, 2018 : 153).

<sup>17</sup> « Tan estrecha era esta antigua asociación de diosa y serpiente que ésta constituía uno de los jeroglíficos cuya acepción era “diosa”; se la representaba como esta cobra erguida [...] y era símbolo de la naturaleza auto renovadora de la divinidad (el otro jeroglífico era un huevo ovalado) » (Baring & Cashford, 2014 : 290).

<sup>18</sup> « Le serpent symbolise lui-même la Déesse dans sa phase obscure du monde souterrain. [...] Les serpents représentent les énergies telluriques magnétiques en spirale de la terre » (van der Meer, 2018 : 22).

<sup>19</sup> « À la base de l'inconscient collectif se situe d'après Jung le Soi, ou Ouroboros, qu'il associe à la Grande Mère » (van der Meer, 2018 : 50) ; « elle renferme tous les contraires dans son être et elle est la sainte matrice qui précède toute différenciation d'où proviennent toutes choses. Jung assimile également l'Âme du Monde à la Grande Mère » (van der Meer : 51).

<sup>20</sup> Comme je l'ai développé dans mon article intitulé « Espaces sacrés et Vierges noires au bord de l'eau » (sous presse).

<sup>21</sup> Par allusion à l'enfer des femmes compris par Arthur Rimbaud dans *Une saison en enfer*

<sup>22</sup> « cerveau reptilien tombé en léthargie » (Lejeune, 2006 : 35, voir aussi 66 et 95)

féminin et dans [ce] cerveau reptilien » (Lejeune, 2006 : 101)<sup>23</sup>. Jusque-là, Claire Lejeune avait donné la réplique à la déclaration de Platon de l'inutilité de la présence des femmes et des poètes dans la cité et à leur exil, par l'élaboration d'une *poétique*, une poésie qui pense. Dans son dernier ouvrage, elle laisse libre cours au délire de la Pythie :

Au niveau de profondeur où se croisent les regards de la femme et du serpent, se réveille la Pythie.  
(Lejeune, 2006 : 30)

Comment se connaîtrait-elle sans reconnaître et nommer les lieux voluptueux de son désir et de son plaisir ; sans avoir épousé les anneaux reptiliens du délire ? (Lejeune, 2006 : 46)

Faire corps de présence infinitive avec le délire pythien qui me transporte au-delà de l'histoire.  
(Lejeune, 2006 : 69)

Le délire de la pythie délivrant ses anneaux à travers mon corps est la chose à la fois la plus divine, la plus animale, la plus humaine – la plus réelle – qui me soit jamais arrivée. (Lejeune, 2006 : 97)

L'éveil arrive par circonvolutions, un retour inlassable sur les traces, dans une écriture circulaire qui interroge « les cercles de la mémoire » (Lejeune, 2006 : 90), une écriture qui ne tourne pas en rond mais en spirale, pour comprendre les indices, causes et effets du refoulement. L'expression de l'« envoûtement du champ reptilien » (Lejeune, 2006 : 76) pour désigner la fascination qu'exerce sur l'auteure le délire de la pythie, maudit par le patriarcat<sup>24</sup>, est la clé de voûte de l'effondrement de ce dernier par la réintroduction, au sein du discours logique, du tiers qui avait été exclu, de la contradiction et de l'oxymore. Une parole revendiquée comme légitime parce qu'elle est l'expression symbolique de la vie. Cela implique le retour de la femme et du serpent dans le paradis perdu, d'où ils furent chassés ensemble par Dieu dans la Genèse :

Dans la généalogie de la *matrice*, la Pythie précède les dieux de la mythologie grecque, comme Lilith précède Celui de la Bible. L'une et l'autre parlent la langue-nature, la langue de feu de l'Éternelle. On la nomme aussi Gaïa mais ce nom de la grande mère ne m'est pas familier. Dans notre intimité, je n'éprouve pas le désir de l'appeler autrement que Toi, Toi-la-Vie. (Lejeune, 2006 : 31)

L'une des variantes de la mère primordiale, Marie – la Vierge, dont la configuration mythique est une conjonction des archétypes liés à la Grande Mère – est convoquée. Un long monologue de Marie, écrit en 2002 et interprété par Monique Dorsel, directrice du Théâtre-poème, est repris

---

<sup>23</sup> « Désir tapi dans mon ventre, serpent lové dans le fond humide de mon sexe, tête dressée, continuellement éveillé. Le fond de mon être ensoleillé » (Lejeune, 2006 : 29)

<sup>24</sup> « Maudissant le délire de la pythie, l'État patriarcal se fonde sur l'imposture magistrale dont la révélation provoquera son effondrement » (Lejeune, 2006 : 85)



et serpente dans *La Lettre d'amour* : « Je m'appelle Marie. Le serpent m'a parlé. Je l'ai écouté./ L'impure parle par ma bouche. Elle dit la vérité » (Lejeune, 2006 : 43). Marie ne peut être ni pure ni sainte : « la sainteté est la maladie de l'âme qui vise au règne planétaire de la misogynie » (Lejeune, 2006 : 82), c'est pourquoi Claire Lejeune donne la parole à la mère des origines par sa bouche.

L'écriture de *La Lettre d'amour* est également une suite de la pièce de théâtre de Claire Lejeune, intitulée *Le Chant du dragon*, qui fut publiée en l'an 2000 et montée par Frédéric Dussenne pour le Festival de création au carré à Mons. Fatiguée du folklore montois où, à chaque Ducasse, Saint Georges terrasse le dragon, Claire Lejeune invente de nouveaux rôles, à l'instar de Sainte Marthe qui pactise avec le Dragon :

Être l'arène où le dragon heureux triomphe du Héros terrassé par sa terreur de n'être pas à la hauteur de l'exploit spectaculaire que la gloire du Père attend de lui. (Lejeune, 2006 : 54)

Nous n'avons d'autre espace au monde que les pages de cette lettre d'amour où s'accouche intarissablement la postérité du soleil conçue dans la caverne où se produisit, à l'insu de Saint Georges, le coup de foudre entre la pucelle et le dragon. Ma ville natale ignore encore quel fabuleux destin mûrit dans sa mémoire ! (Lejeune, 2006 : 71)

### *Conclusion*

Consciente du fonctionnement obsolète et des impacts négatifs de la logique rationnelle occidentale qui depuis des siècles a soutenu le régime patriarcal en divisant le monde en éléments s'opposant entre eux, l'un dominant l'autre, Claire Lejeune construit une réflexion basée sur le rapport analogique visant à enrayer le système de pensée binaire de l'intérieur en favorisant les rapprochements, en y légitimant le paradoxe, en accueillant la contradiction au sein du discours.

Le dragon symbolise la différence, l'étrangeté, ce qui excède les normes et échappe au régime identitaire, ce que la raison terrasse et refoule. Comme le rappelle René Char dans ce magnifique poème : « Compagnons pathétiques qui murmurez à peine, allez la lampe éteinte et rendez les bijoux. Un mystère nouveau chante dans vos os. Développez votre étrangeté légitime » (Char, 1962 : 71). Bien entendu, l'étrangeté légitime multiplie les possibles et ceux-ci échappent à toute catégorie. Le personnage d'Hélène le rappelle dans *Le Chant du dragon* :

Ce n'est pas notre identité qui nous humanise, qui nous fraternise. Ce qui fait de nous des citoyens du monde, des résistants à son uniformisation, c'est notre étrangeté. Il faut aimer sa propre étrangeté avant de pouvoir aimer celle des autres (Lejeune, 2000 : 17).

### *Références bibliographiques :*

- BARING & CASHFORD. 2014. *El Mito de la diosa*, Madrid, Siruela.
- CHAR, René. 1962. *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard.
- GRANT & HAZEL. 1975. *Le Who's who de la mythologie*, Paris, Seghers.
- LEJEUNE, Claire. 1963. *La Gangue et le feu*, Bruxelles, Phantomas.
- LEJEUNE, Claire. 1966. *La Geste*, Paris, José Corti.
- LEJEUNE, Claire. 1966. *Le Pourpre*, Bruxelles, Le Cormier.
- LEJEUNE, Claire. 1969. *Elle*, Bruxelles, Le Cormier.
- LEJEUNE, Claire. 1993. *Le Livre de la sœur*, Bruxelles/Montréal, L'Hexagone/Labor.
- LEJEUNE, Claire. 1998. *Le Livre de la mère*, Bruxelles, Le Cormier, coll. « Hypatie ».
- LEJEUNE, Claire. 2004. « Les Mutants », in *Théories et pratiques de la création II. La création au féminin, Les Cahiers internationaux de symbolisme*, n°107-108-109, pp. 53-79.
- LEJEUNE, Claire. 2006. *La Lettre d'amour*, Avin, Luce Wilquin, coll. « Hypatie ».
- QUISPEL, G. 1985. « La Vierge noire, notre mère qui êtes en terre », in CRUL, H. (Ed.) *Uit naam van de Godin. Een oprop tot (innerlijke) emancipatie*, Haarlem, Gottmer.
- VAN DER MEER, Annine. 2018. *La Vierge noire des origines à la fin des temps*, Amsterdam, Pan Sophia Press.